

# Le Château et le Bourg de la Soie

Louis Blondel

*Situation topographique.* Les ruines de ce château occupent dans la commune de Savièse une longue arête rocheuse, située au sud-ouest de Granois, qui s'abaisse progressivement de l'est à l'ouest dans la direction de la Morge. Son flanc nord regardant Chandolin est occupé par une forêt bourgeoisiale de la commune de Savièse, alors que son flanc sud avec des parois de rochers à pic est en partie planté de vignes. Le point culminant de la position est à l'altitude de 872 m. 61.

On ne peut accéder à ce château que par un chemin au nord-est, qui rejoint un carrefour de routes très anciennes. La plus importante venait de Sion par Ormona, pour se prolonger par Chandolin jusqu'au col du Sanetsch, l'autre, une voie de communication reliant St-Germain, Granois, à la vallée de la Morge et Conthey. Cette position naturellement propice à une défense est un magnifique belvédère, d'où l'on domine toute la vallée du Rhône au delà de la Morge jusqu'à Martigny et aussi en direction du château de Montorge, situé beaucoup plus bas (80 mètres), plus loin vers les collines de Sion, Valère et Tourbillon. On comprend que les évêques aient cherché à s'assurer ce promontoire, placé sur des voies de communication fréquentées et surveillant tout le Bas-Valais savoyard, entre autres le château de Conthey dominé de 290 mètres de hauteur. Comme Montorge il défendait les accès de la ville épiscopale ; de là son importance militaire et politique.

Le nom de Soie ou mont de Seon (*Seta*, *Seya*) vient de *scie*, en vieux français *soie*, cette étymologie s'explique tout naturellement par la forme même de l'arête rocheuse<sup>1</sup>.

*Historique.* Nous ne ferons qu'indiquer ici d'une manière sommaire l'histoire de ce château, déjà esquissée par Gremaud, par l'abbé Rameau et par Solandieu<sup>2</sup>. Il faudrait pour une étude complète analyser ses comptes de châtellenie, en partie perdus.

<sup>1</sup> H. Jaccard : *Essai de toponymie*, dans *Mém. Doc. Suisse romande*, 2<sup>e</sup> S., t. VII, 1906.

<sup>2</sup> Gremaud : *Documents relatifs à l'histoire du Vallais* ; *Mém. Doc. Suisse romande*, t. XXIX à XXXIII et XXXVII à XXXIX et particulièrement t. XXXIII, p. XLIX—LI. — B. Rameau : *Le Vallais historique*, 1880, p. 46—48. — Solandieu : *Les châteaux valaisans*, 1912, p. 25—27.

Déjà à l'époque préhistorique cette position a dû jouer un rôle éminent. On y a détruit plusieurs tombes ; l'une d'elles contenait une hache de bronze spatuliforme avec des objets gaulois conservés au Musée de Berne. D'autres tombes contenaient des objets de la Tène III, soit des bracelets à tête de serpent, des fragments de fibules, une perle de bronze, un anneau. De la même région, le Musée National possède une faucille à bouton<sup>3</sup>. La présence de ces tombes indiquerait une installation gauloise, peut-être déjà une position fortifiée.

Le château médiéval est une création de l'évêque Landri de Mont en 1219<sup>4</sup>. Cette construction suscita rapidement des difficultés avec les comtes de Savoie, car elle était un obstacle à leurs projets de domination sur la région de Sion. Aymon de Savoie, qui avait élevé des prétentions sur ce château, y renonça par le traité du 18 mai 1233 ; il déclare que cette forteresse devait rester à l'église « en paix librement et absolument »<sup>5</sup>. Nous possédons quelques brèves mentions de la Soie en 1240 et 1250, concernant des terrains. Déjà à cette époque le bourg devait être constitué à côté du château. Les contestations reprirent avec Pierre II de Savoie qui prétendait en 1260 avoir des droits sur ces terrains et la moitié de la propriété des communaux de la Soie. Il renonce à ces droits en les échangeant contre d'autres possessions féodales dans le Bas-Valais<sup>6</sup>. Au cours des guerres avec Pierre de Savoie il ne semble pas que le château ait eu à souffrir. Pendant la vacance de l'évêché, en 1288, les nobles et les communautés du Valais demandent au Chapitre qu'on mette des châtelains à la Soie, à Montorge et à Martigny<sup>7</sup>.

La Soie a été constamment la résidence préférée des évêques de Sion, surtout à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, car ils se sentaient plus libres et plus en sécurité qu'à Sion même. Le bourg constitué en avant de la demeure épiscopale, déjà certainement au XIII<sup>e</sup> siècle, dépendait du châtelain de l'évêque, qui en avait la défense militaire. Un sautier avait la fonction de lever les impôts, tailles, servis, dans toute la région de Savièse. Ses droits sont déterminés dans un acte de 1324. En 1322, l'évêque rend à Guillaume, sautier, tous ses droits et biens, qui lui avaient été confisqués à cause de ses crimes<sup>8</sup>. Une autre charge héréditaire, tenue en fief, était celle du portier. Il possédait un casal près de la porte principale à côté d'un four et une minuscule maison ou loge entre les deux premières portes du bourg, près de la forge. La première mention de la famille du portier date de 1306 avec Antoine fils de feu Cuquet

<sup>3</sup> *Indic. Ant. Suisses*, 1892, p. 6 ; 1897, p. 47. *Mémoires Ant. Zürich XXIV*, 3, 1896, pp. 110, 140.

<sup>4</sup> Gremaud, *cit.* No 221.

<sup>5</sup> Gremaud, t. XVIII *cit.* *Chartes sédunoises*, No 46.

<sup>6</sup> Gremaud, No 668.

<sup>7</sup> Gremaud, No 976.

<sup>8</sup> Pour le sautier et le châtelain : Gremaud *cit.* Nos 772, 1442, 1498, 1748.

de Viège, qui reçoit en fief de l'évêque Boniface de Challant des droits et des propriétés, ainsi que chaque année une robe de drap gris valaisan et trois fois l'an une paire de chausses et de chaussures<sup>9</sup>.

C'est à la Soie que le 28 mai 1344 eut lieu, après sentence arbitrale, un compromis entre l'évêque et les citoyens de Sion, à la suite de l'insurrection et de l'incendie de Tourbillon<sup>10</sup>. Pendant cette période l'évêché, allié temporaire de la Savoie, avait remis la garde de ses châteaux au comte. Aussi voyons-nous dans la campagne des communes contre les Valaisans, en 1352, les troupes d'Humbert de Corgenon ravitailler et défendre la Soie. De 1354 à 1357 le bailli savoyard fait occuper le château par des compagnons d'arme<sup>11</sup>. C'est dans ce château que se termina tragiquement la longue lutte entre l'évêque Guichard Tavel et les de la Tour. Le 8 août 1375, des assassins à la solde d'Antoine de la Tour, réussissent à pénétrer dans le château pendant la matinée, se saisissant de l'évêque, assisté de son chapelain, alors qu'ils récitaient les heures canoniales dans le jardin entouré de murs crénelés et les précipitent tous deux en bas des rochers qui regardent le village de Chandolin<sup>12</sup>. Ce forfait déchaîna les troubles les plus graves dans tout le Valais. Edouard de Savoie, qui avait succédé comme évêque à Guichard Tavel, et qui avait racheté les biens de la Tour, se vit expulsé par les Valaisans qui le haïssaient et s'emparèrent de la Soie. Mais Amédée VII ayant fait avancer ses troupes contre Sion, le Chapitre, de connivence avec les communes, dut céder et remettre en 1384 le château et ses dépendances à la maison de Savoie<sup>13</sup>. A partir de ce moment les châtelains sont nommés par les comtes.

Comme pour tant d'autres places fortes, la guerre dite de Rarogne fut fatale pour la Soie. Les dixains soulevés contre Guichard de Rarogne, bailli du pays, et contre l'évêque Guillaume V de Rarogne, vinrent, en 1415, mettre le siège devant le château. Le prélat dut céder devant les conditions des dixains et peu après, réfugié à St-Maurice, alla remettre au comte de Savoie la garde de ses châteaux. Les dixains ayant repris les armes assiégèrent à nouveau la Soie en septembre 1417. L'évêque s'y était réfugié avec sa tante de Rarogne, entourée de ses quatre enfants. La place capitula, les défenseurs eurent la vie sauve, mais durent s'exiler, la forteresse fut pillée et brûlée<sup>14</sup>.

Les ruines subsistèrent encore longtemps, car les hommes de Savièse continuèrent à s'y fortifier pour s'opposer aux hommes de Conthey. Le 6 septembre 1462, les hommes de la communauté de Savièse se réunissent «sur la crête du château» et y établissent des statuts

<sup>9</sup> Pour le portier : Gremaud, *cit.* Nos 1233, 1747.

<sup>10</sup> Gremaud, Nos 1870, 1871, 2197.

<sup>11</sup> Pour cette période voir : V. van Berchem, *Guichard Tavel, Evêque de Sion*, dans *Jahrbuch f. Schw. Gesch.* XXIV, pp. 127 sq.

<sup>12</sup> Gremaud, No 2165.

<sup>13</sup> Gremaud, No 2371.

<sup>14</sup> Gremaud, Nos 2817, 2677, etc. . .

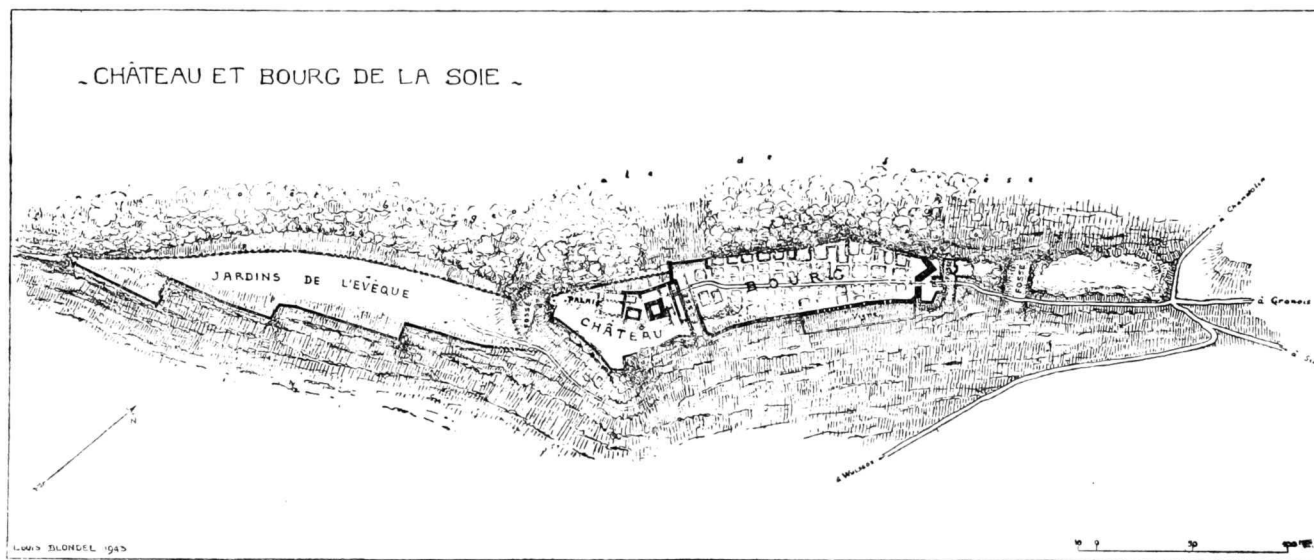


Fig. 1. — Plan d'ensemble du château et du bourg de la Soie.

concernant leur organisation militaire. Un des articles spécifie que ceux qui violeraient l'un de ces statuts devraient payer une amende de 60 sols, qui serait employée à la restauration et à «la réparation de la crête du château de la Soie» (*ad refectionem et reparationem criste castri de Seta*)<sup>15</sup>. Ce terme de crête ne semble pas concerner l'ancien palais épiscopal, mais probablement les grands murs du bourg. Le château finit par tomber complètement en ruines ; jusqu'à nos jours il a servi de carrière pour les constructions des villages voisins.

*Description archéologique.* En 1943, avec l'aide de M. André Donnet, nous avons fait un relevé complet des ruines, ainsi que quelques sondages pour retrouver le donjon central du château près de la citerne. Ces relevés complètent ceux qui avaient été exécutés en 1914 par Edmond de Cocatrix, géomètre.

Ces ruines occupent un espace considérable, avec un développement de 510 mètres de longueur, y compris les deux fossés d'entrée ; elles sont probablement les plus importantes de notre pays. Même les ruines des Allinges en Chablais savoyard, avec leurs deux bourgs et châteaux d'Allinge-vieux et Allinge-neuf ne mesurent respectivement que 210 et 230 mètres de longueur. Le grand développement du château est dû principalement à la disposition topographique du rocher, en forme d'arête (fig. 1).

En partant du carrefour de la route de Sion à Chandolin et du chemin de Granois, à l'est de la position, on rencontre 75 mètres plus loin un premier fossé entaillé dans le roc. Ce fossé ou *scissura* avait une douzaine de mètres de largeur. Au delà, la voie d'accès en pente raide parvient à un deuxième fossé, 25 mètres plus loin, aussi taillé dans le rocher. Ces premiers fossés sont indiqués dans un acte de 1306<sup>16</sup>. Le portier possède un jardin sis en dehors de la première porte du château, entre les deux tailles ou coupures, *inter duas tallias seu scissuras*. Autour, il y avait des pâtures communes ou terres vaines appelées «lo veisyz». On franchissait ensuite le deuxième fossé large de 5 m. 40 sur un pont-levis qui, après la première porte, donnait accès à un petit bastion ou barbacane (fig. 2, détail 2 B). Cet ouvrage avancé a disparu depuis 1914, il ne subsiste à main droite qu'un gros mur sur le rocher avec une niche (fig. 2, détail 2, coupe), dernier reste de l'entrée avec son arcade latérale, établie pour le maniement du pont-levis. La barbacane, qu'on voit encore sur d'anciennes photographies, contenait la loge du portier avec une forge. Une inspection minutieuse des lieux montre que l'entrée a été modifiée. Au lieu de passer directement dans l'ouvrage B, on devait plus anciennement gravir le promontoire rocheux, fortement équarri, à main droite en arrivant, et de là par un pont-levis franchir le deuxième fossé en A (fig. 2, détail 2).

<sup>15</sup> Gremaud, t. XXXVIII cit. p. LI.

<sup>16</sup> Gremaud, Nos 1233, 1804.

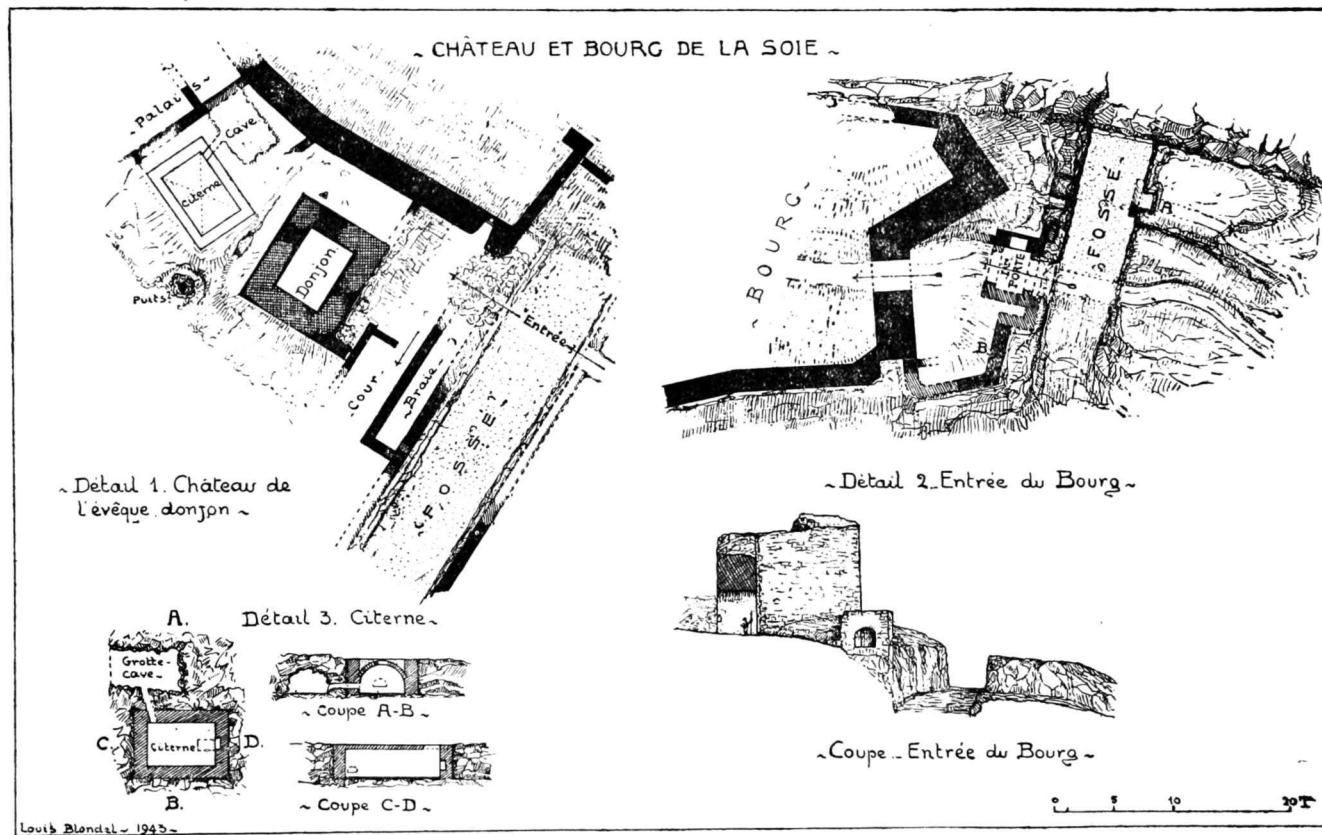


Fig. 2. — Détails de l'entrée, du donjon et de la citerne du château de la Soie.

Il subsiste dans le fossé un reste de culée maçonnée et les entailles dans les parois de rocher qui indiquent cette disposition tout à fait semblable à celle du château voisin de Montorge<sup>17</sup>. Cette modification de l'entrée doit remonter à la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

La porte principale du bourg, en arrière de la barbacane B, est encore bien conservée, sa masse imposante domine toute l'avancée de la position. Elle forme, avec un ouvrage triangulaire en forme d'éperon, qui la flanque, une défense très puissante aux murs épais de 3 m. 20. Dans l'embrasure de la porte large de 2 m. 66 on voit encore la niche où brûlait la lampe du portier. Tout cet ouvrage, soigneusement maçonné en appareil moyen, porte les caractères d'une construction de l'époque de Pierre II de Savoie, avec quelques réfections du XIV<sup>e</sup> siècle. Tout ce que nous savons, c'est que le châtelain Jacques de Noville fit exécuter en 1291 des travaux de terrassement à la Soie<sup>18</sup>. La grande porte donnait accès à la première division du château : le bourg (fig. 1, bourg). Les maisons de ce bourg ont toutes disparues, mais du côté nord on distingue la plupart de leurs caves creusées dans le rocher. C'étaient des édifices de dimension très modeste, en quadrilatère, de 4 à 6 mètres de largeur, sur 6 à 8 mètres de profondeur. Au nord de la rue principale, qui traverse tout le bourg, on en compte environ 32 à 34 sur deux à trois rangées parallèles. Au sud de la voie principale les emplacements de maisons sont encore moins visibles, environ 22 à 23 sur deux rangées parallèles, ce qui ne porte au total guère plus de 57 immeubles. Mais cela ne représente pas autant de propriétaires différents, car certainement, à côté de chaque habitation, il y avait un grenier ou une grange, comme cela existe encore dans les villages valaisans actuels. Les lots étant perpendiculaires à la rue, chaque habitant avait en profondeur deux à trois édifices. Par les textes, nous savons que ces petites maisons (*domunculas*) étaient séparées les unes des autres par d'étroits passages dénommés «yes» et que les caves servaient à conserver des arches pour des provisions en cas de guerre. Ceci nous est prouvé par l'acte de Johannod Fabri de la Soie en 1340. En plus du four près de l'entrée, il existait encore un autre four appelé «eys Dux». On y comptait, outre le chosal du portier, la maison du sautier, celle du vidomne de Sion<sup>19</sup>. A côté des habitants permanents du bourg, semble-t-il assez peu nombreux, toute une série de maisons n'était occupée qu'en temps de guerre par les ressortissants des villages voisins, comme Chandolin, Rouma, Granois, St-Martin, seuls cités dans les actes. Ce bourg a une longueur d'environ 130 mètres sur une largeur moyenne de 30 mètres.

A l'ouest, le bourg est limité par un nouveau fossé intérieur de 8 mètres de large, aussi creusé dans le roc, qui défend la deuxième

<sup>17</sup> L. Blondel, *Deux anciens châteaux valaisans, Verbier et Montorge : Annales valaisannes*, XVII, 1943, pp. 43—49.

<sup>18</sup> Gremaud, No 2181.

<sup>19</sup> Pour les maisons du bourg : Gremaud, Nos 1233, 1804, 1807, 1808.



partie du *castrum* — le château épiscopal (fig. 1 et 2, détail 1). Cette division de l'ensemble fortifié est entourée d'une enceinte spéciale de plan très irrégulier, qui couronne au sud un éperon de rocher à pic, formant belvédère, et se terminant à l'ouest par une tourelle carrée qui domine une croupe très abrupte. En ce dernier point le rocher s'abaisse de plus de 16 mètres.

L'enclos du château épiscopal mesure environ 70 mètres de l'est à l'ouest, sur 45 mètres dans sa plus grande largeur. Toute cette partie est très ruinée ; pour retrouver son plan complet il faudrait procéder à des fouilles étendues. Cependant nous avons pu dégager le donjon ou tour centrale, au point culminant de la position. Une fois le fossé du côté du bourg franchi, on devait traverser une double série de murs en forme de braie, la porte étant probablement flanquée de tours qui ont disparu. On pénétrait alors dans une première cour, dominée en face par la grande tour, puis tournant à main gauche, après avoir passé encore sous une autre porte, on arrivait dans une deuxième cour ou place. Pour parvenir au palais il fallait donc contourner par le sud-ouest tout l'ensemble du donjon. La grande tour, formait bien avec ses dépendances un donjon à part, planté sur le roc le plus élevé de la crête. Il est relié par des murs à une forte enceinte du côté nord, enceinte ou chemise, épaisse de plus de 2 mètres. La tour elle-même présente un plan quadrangulaire de 10 m. 40 sur 8 m. 60, avec des murs de 2 m. 20 d'épaisseur. Construite avec des parements en petit appareil, très régulier, elle est fondée directement sur le rocher, mais a été presque partout exploitée jusqu'à la base par des chercheurs de pierres (fig. 2, détail 1). Au centre, on distinguait une forte couche de cendres, provenant de l'incendie des poutres. Aucun objet ou poterie n'a été retrouvé. Cette construction, encore de facture romane, remonte certainement à la fondation de Landri de Mont en 1219.

A côté du donjon, dans le même enclos qui formait un ensemble à part, particulièrement fortifié, on voit sous le sol une citerne bien conservée et une grotte-cave. La citerne soigneusement maçonnée, avec sa voûte en plein cintre (fig. 2, détail 3), mesure 5 m. 25 sur 4 m. 26 ; par un étroit passage, peut-être établi après coup, on parvient dans une cave taillée dans le rocher. Cette citerne et cette cave s'appuyaient, à l'ouest, au palais ou logement de l'évêque, la citerne devait certainement recueillir les eaux pluviales des toits voisins. Avec la citerne de Montorge nous avons ici un excellent exemple de ces réserves d'eau absolument indispensables à la vie d'une place forte. Des traces de puits plus au sud indiquent peut-être une dérivation de la citerne.

Du bâtiment du palais il ne reste que quelques dénivellations du sol, recouvrant des fondations encore non fouillées. Cependant on peut déduire qu'il formait un rectangle allongé. D'après les textes, nous savons qu'en plus des appartements privés de l'évêque, certainement au premier étage, (*camera domini episcopi*), on y comptait la grande salle



ou *aula*, la *stupha* ou poêle et aussi une chambre en encorbellement dite *camera pendens*<sup>20</sup>. En annexe, les cuisines, les caves, d'autres logements de dignitaires de l'église, la grange, les casernes de la garnison, etc. Enfin il faut mentionner la chapelle privée de l'évêque, peut-être ouverte aussi aux habitants du bourg, avec son chapelain spécial. Elle dépendait de la cure de St-Germain, ce qui nous fait penser qu'elle devait aussi être visitée par les gens du bourg et la garnison. En 1310, le chapelain était Don Anselme, curé de Leytron. En 1425 il est fait allusion aux ornements ecclésiastiques de l'autel et du prêtre desservant, ainsi que du missel, calice, patène, qui ont été emportés au moment de la destruction du château par «certains seigneurs du Chapitre» (*dominos*) de Sion, qui donnent ainsi le mauvais exemple, en tardant à les restituer<sup>21</sup>.

La tourelle carrée qui subsiste encore en partie à l'ouest, par un miracle d'équilibre, et qui termine l'enceinte, devait commander une poterne, conduisant à la troisième partie du *castrum* — le jardin de l'évêque. Elle domine un fossé profond en demi-cercle qui contourne le rocher (fig. 1, Jardins de l'évêque).

Ce jardin de l'évêque occupait toute la dernière partie de la position, sur une longueur de 235 mètres, longue bande étroite avec des murs de soutènement en terrasses, sur les bandes de rochers à pic au midi. L'enceinte du côté nord, contre la forêt, a disparu, mais on peut en suivre les traces. On devait trouver dans cet enclos non seulement un jardin, mais aussi des champs et cultures nécessaires au ravitaillement de la garnison. C'est là qu'en 1374 on nous dit que Guichard Tavel aimait à se promener et à entendre les causes<sup>22</sup>. C'est là aussi, qu'avec son chapelain, alors qu'il disait ses heures canoniales, il fut précipité dans les rochers par les émissaires d'Antoine de la Tour. La longue enceinte crénelée se terminait en pointe par une tour carrée, qui existe encore en partie, comme suspendue sur l'arête rocheuse. De ce point extrême, on surplombe toute la vallée de la Morge et du Rhône, en face de Conthey.

Comme toutes les autres forteresses valaisannes le château de la Soie est l'œuvre de plusieurs siècles. Le premier noyau, avec le château central de l'évêque et la grande tour, est certainement du début du XIII<sup>e</sup> siècle, mais les défenses antérieures du bourg, comme nous l'avons vu, ne peuvent dater que de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, avec divers remaniements encore postérieurs. Tout le plan est habilement conçu, en tenant compte des derniers perfectionnements de l'art militaire. L'ampleur de ces constructions est une preuve de la puissance féodale des évêques de Sion, elle montre aussi leur richesse, car pour édifier un ensemble pareil il a fallu beaucoup de temps et d'argent. Si les habitants des environs n'avaient cessé d'exploiter les maçonneries pendant plus de 400 ans, malgré leur ruine et leur abandon dans cette contrée écartée, ses murs auraient résisté aux intempéries.

<sup>20</sup> Gremaud, Nos 2003, 2210, 2117, 2495, etc.

<sup>21</sup> Gremaud, No 2753.

<sup>22</sup> Gremaud, Nos 2159, 2165.